

LUDOLF „VON SACHSEN“ ODER
„DER KARTÄUSER“, EINER DER ERSTEN UND
GRÖSSTEN KARTÄUSERAUTOREN
MIT KIRCHLICHER BREITENWIRKUNG

WALTER BAIER

Die Vita Christi Ludolfs (+ 1378) wurde in der Zeit von 1400 bis in das 19. Jh. hinein „ein Volksbuch“ (J. A. Jungmann) im westlichen Europa. Ihr Verfasser wurde um 1290 bis 1300 in Norddeutschland geboren und promovierte als Dominikaner zum Magister der Theologie. Im Jahre 1340 trat er in Straßburg zu den Kartäusern über. Bereits 1343 wird er als Prior in die Koblenzer Kartause berufen. Nach seinem Rücktritt von diesem Amt im Jahre 1348 zieht er sich als einfacher Mönch nach Mainz zurück. Hier hat er sehr wahrscheinlich um 1360–1365 sein Hauptwerk verfaßt, das seinen Ruhm begründete. Schließlich kehrte er wieder in sein Profestkloster Straßburg zurück und verstarb hier am 10. 4. 1378.

Sein „Leben Christi“ war bereits in der lateinischen Originalfassung in Handschriften von Österreich bis Frankreich verbreitet. Als Druckausgabe erlebte es zwischen 1470–1870 ca. 60 Auflagen, so als Frühdruck u. a. in Paris, Straßburg, Köln und Nürnberg. Im 15./16. Jh. wurden Teil- oder Ganzübersetzungen vorgenommen in Deutschland, Holland, Portugal, Frankreich – hier sogar viermal! – und Spanien. Die kastilische Übersetzung las der verwundete Ignatius v. Loyola auf dem Kranken-

lager. Seine Bekehrung knüpfte daran an. Seine „Geistlichen Übungen“ nahmen daraus ihren Ursprung. Ludolf wurde so zum Lehrmeister neuzeitlicher Christusbetrachtung (O. Karrer). Er inspirierte auch Theresia v. Avila.

Worin liegt das Erfolgsgeheimnis dieses Buches aus dem Spätmittelalter? Der Kartäuserautor legt anhand einer Evangelienharmonie das Leben, die Reden und Taten des Herrn zum miterlebenden Betrachten vor, kommentiert sie mit den symbolischen, den ganzen Menschen tangierenden Aussagen der Kirchenväter und den in einnehmender Sprache gehaltenen Ausführungen der Mystiker und mit eigenen Worten. Das Beste, was großen Vertretern genuiner Christusfreundschaft aufgegangen ist, hat er nachgebetet und durch seine religiöse Persönlichkeit wie in einem Kristallisationspunkt Leben und neue Erfahrung anregend und weckend weitergegeben.

Zu den notwendigen wissenschaftlichen Desideraten der Zukunft gehören eine längst überfällige kritische Edition der Vita Christi, die nur in größerem Rahmen geleistet werden kann, und eine vollständige deutsche Übersetzung, nach der vor allem auch die Kunstgeschichte verlangt.

Lit.: W. Baier: Untersuchungen zu den Passionsbetrachtungen in der „Vita Christi“ des Ludolf von Sachsen – Ein quellenkritischer Beitrag zu Leben und Werk Ludolfs und zur Geschichte der Passionstheologie (= Analecta Cartusiana, 44/1–3). Salzburg 1977.

LES APOTHICAIRES DE LA CHARTREUSE
FLAMANDE DU BOIS-SAINT-MARTIN

CHRISTIAN DE BACKER

Quoiqu'il ne se trouve sur le territoire belge actuel plus aucune chartreuse, l'Ordre de Saint Bruno a cependant bien été représenté dans les Pays-Bas méridionaux et particulièrement en Flandre sous l'Ancien Régime. Dans le cadre de nos recherches dans le domaine de l'histoire de la pharmacie en Flandre nous avons eu souvent recours aux archives provenant de divers monastères. Ces archives sont d'autant plus riches par le caractère durable de ces institutions religieuses et par le fait qu'ils possédaient une infirmerie.

Par les circonstances, nous avons été amenés à consulter les comptes de la chartreuse du Bois-Saint-Martin (en flamand: Sint-Martens-Bosch) à Lierde-Saint-Martin (Sint-Martens-Lierde) près de Grammont (Geraardsbergen) qui sont conservés aux Archives d'Etat de Renaix (Ronse) et ceci pour la période de 1535 à 1735.¹

En ce qui concerne l'histoire de la chartreuse même nous nous référons aux excellentes contributions de Jan de Grauwe dans les *Analecta Cartusiana* et dans le recueil d'études cartusiennes paru à Delft en 1975².

Il est bon de rappeler que cette chartreuse fut fondée en 1329 et supprimée en 1783 par l'empereur Joseph II lors de la première vague de suppressions qui toucha les ordres contemplatifs.

Les chartreux ne possédaient pas d'officine pharmaceutique. Les drogues prescrites étaient parfois livrées par le médecin ou le chirurgien même, mais de plus en plus exclusivement par l'apothicaire depuis la fin du 17^e siècle. Il faut noter que l'exercice de la médecine n'était plus permis aux moines à partir de

conciles qui eurent lieu dans le courant du 12^e siècle³. Aussi, le métier d'apothicaire fut-il réglementé à partir du 14^e siècle et à partir du 17^e siècle par les *Collegia Medica* comparables aux autres organisations corporatives (avec cette différence notoire que les *Collegia Medica* comportaient des universitaires) et en fait précurseurs des Ordres des médecins et des pharmaciens. Les *Collegia Medica* furent surtout créés pour réglementer les professions médicales et avaient la juridiction sur les médecins, apothicaires, chirurgiens, barbiers, sages-femmes et droguistes. La lutte contre les abus fut un des buts particuliers que se proposèrent tous les Collèges Médicaux⁴.

Nous connaissons des exemples d'officines pharmaceutiques incorporées dans les bâtiments d'une chartreuse. Valldemossa (Majorque) en est un exemple⁵. Ceci explique aussi l'existence de faïences pharmaceutiques où figurent divers symboles ou motifs cartusiens. La chartreuse de San Martino à Naples par exemple, adopta pour emblème sur ses albarels une couronne surmontant un monogramme composé des lettres C, A, R et T⁶. Ces officines étaient gérées par un apothicaire laïc. Nous ne les trouvons pas en Flandre et ils sont plutôt typiques pour les régions méditerranéennes. Le rôle des chartreux en matière médicale est attesté non seulement par des pots de pharmacie mais aussi par les noms donnés à certains médicaments, tels que la Poudre de Chartreux (kermès minéral).

Dans les volumes des comptes de la chartreuse de Bois-Saint-Martin qui datent du début du 16^e siècle, on ne retrouve que les dépenses globales pour les soins médicaux. Ceci se rapporte tout aussi bien au médecin qu'au chirurgien, apothicaire, barbier et maréchal-ferrant qui soignait les chevaux. Plus tard le droguiste y est joint. Ce n'est qu'au début du 17^e siècle que les postes spécifiques „pro medico et medicamentis“ et „Chirurgo et pro

diversis medicinis" apparaissent. Petit à petit les noms propres y sont ajoutés et plus tard encore on donne des indications géographiques (la localisation de l'officine) et enfin quelques détails concernant les composés ou simples livrés.

Ainsi on précise ci et là que l'apothicaire livre des emplâtres, des sirops, diverses pillules et des onguents. Et plus précisément en 1692 *conserva absinthii*⁷, *oleum liliorum*⁸, *oculi cancrorum*⁹ et des poudres diverses. En 1705: 6 cataplasmes¹⁰ pour la gravelle ou lithiase urinaire.

La première mention du métier d'apothicaire – nommé ici *pharmacopola* – date de 1616. A partir de cette année les données sont plus complètes et détaillées. Nous constatons ainsi que les chartreux de Bois-Saint-Martin avaient recours entre 1629 et 1644 aux services d'apothicaires de Bruxelles, Gand, Grammont, Audenaerde et même de Zottegem.

Quelques difficultés surgissent quant à la l'identification de l'apothicaire lorsque seulement le nom est cité suivi généralement par la phrase „pour livraison de médicaments“. Presque toujours ce nom propre est précédé par le mot *Magister*, *Meester* ou *Seigneur*. Au cours du 17^e siècle les chartreux ont divisé leurs frais pour les soins médicaux en deux comptes distincts: les apothicaires sont mélangés aux chirurgiens tandis que les médecins se trouvent à part. Souvent le maréchal-ferrant et le barbier font partie du premier groupe. Ils peuvent être facilement éliminés par des spécifications dans le genre de „pro medicamento pro equo griseo nostro“ et „pro rasura“.

Les saignées se rapportent aux chirurgiens qui comme l'apothicaire livraient aussi des emplâtres, des onguents, divers autres médicaments et qui aussi firent des visites et administrèrent des clystères. Les apothicaires ne furent plus autorisés à faire des visites et à

scruter les urines à partir de la promulgation de l'ordonnance du 23 juin 1646¹¹.

Il est un fait remarquable que, parmi tous ces divers métiers, l'on constate souvent l'apparition des mêmes noms de familles. Quoique mentionnés par de différentes orthographies comme de Brune (de Bruyn), Baseler (Baselaier) etc. Ces noms nous permettent d'avancer l'hypothèse de parenté.

Entre 1615 et 1669 les différentes personnes suivantes peuvent se révéler être des apothicaires:

- 1615 Mr Judocus Baseler
visite
- 1617 Mr. Judocus Mathijs
visite, médicaments
- 1630 Cornelius Baselaier
pro diversis unguentibus et
malagmatibus¹²
- 1630 Mr Judocus
- 1648 Sr Bauwens
certaines médecines
- 1653 id.
purges
- 1657 Sr Kerhove
pro medicinis
- 1661 Sr Lamonier
poudres médicinales
- 1662 Mr Cornelius
diverses médecines
- 1667 Mr Martinus Matthijs
pour ses services, drogues et
médicaments

En 1702 nous découvrons ainsi le nom de Carolus de Muijnck que l'on paye pour ses médicaments. Dans la *Prosopographia Cartusiana Belgica*¹³ ou est cité Petrus de Muijnck, moine de la chartreuse, né dans le village même et fils du docteur en médecine Carolus de Muijnck, le doute quant à la profession médicale ne subsiste plus. D'autre part, parfois le terme „apothicaire“ est ajouté à un nom

propre. En 1627 apparaît Judocus Appotecarius Sottegemij. Est-il le même que Judocus Mathijs qui livre des médicaments de 1617 à 1630? Ou encore peut-on l'identifier avec Judocus Bauwens, apothicaire (années 1637 à 1648), avec Judocus Baseler cité en 1615 et en 1630?

En 1629 les chartreux payent des honoraires à un apothicaire de Grammont. C'est probablement Maître Nicolas van der Haghen qui est cité en 1636 et en 1637. L'apothicaire Judocus Bauwens (de ?) livre des médicaments de 1637 à partir de 1637 jusqu'en 1670. Le nom de l'apothicaire Christian de Bruyn apparaît souvent. Nous avons repéré les apothicaires Nicolas van der Haghen et Christian de Bruyn dans quelques ouvrages sur l'histoire de la ville de Grammont. Le premier a été échevin de la ville en 1641 et le second à maintes reprises entre 1642 et 1661. Il était aussi apothicaire de l'hôpital de Notre Dame dans cette ville¹⁴. Il se peut que Christian de Bruyne soit apparenté à Joannes de Brune qui entre 1611 et 1613 rasait les chartreux.

Entre 1718 et 1725 le nom de l'apothicaire La Rue est souvent cité. En 1730 et 1731 c'est le cas pour Laloe.

Nous n'avons pas pu identifier les apothicaires mentionnés dans les comptes sans indication du lieu de leur officine dans l'ouvrage du pharmacien M. de Smet sur la pharmacie à Audenaerde¹⁵.

En résumé nous pouvons citer donc les noms suivants d'apothicaires mentionnés comme tels de la chartreuse du Bois-Saint-Martin:

1625 Judocus (Baseler? Bauwens?) à Zottegem
1637/48 (ou 1653?) Judocus Bauwens (le même que le précédent?)

1629–1637 Nicolas van der Haghen à Grammont

1637–1670 Christian de Bruyn à Grammont

1718–1725 La Rue

1730–1731 Laloe

Enfin trois conclusions s'imposent:

1) Vu les ordonnances et l'existence des Collèges Médicaux les chartreux ne pouvaient pas exercer la fonction d'apothicaire.

2) Les officines des divers apothicaires desservant la chartreuse étaient dispersées géographiquement. Quelques-uns des apothicaires de la chartreuse avaient des charges publiques.

3) Les données de notre communication (quoiqu'elles puissent sembler restreintes en comparaison avec les matériaux d'archives consultées) nous permettent d'avoir une idée d'un certain aspect de la vie sociale et économique de la chartreuse du Bois-Saint-Martin. Aussi, ces constatations signifient-elles un apport à l'histoire de la pharmacie en Flandre qui, ces dernières trente années, a connu un réveil et qui, en dehors des documents de droit public, doit faire appel aux archives d'institutions religieuses comme par exemple la chartreuse de Bois-Saint-Martin.

Zusammenfassung. – Aufgrund von Archivalien der Kartause von Bois-Saint-Martin, genauer der Rechnungen von 1535 bis 1735, hat es den Anschein, daß die Kartäuser die Dienste der Apotheker in den Städten Brüssel, Gand, Grammont, Oudenaarde und Zottegem in Anspruch nahmen. Die Kartause besaß keine eigene Apotheke. Diese neuen Erkenntnisse gestatten nicht nur, den Bereich der Pharmaziegeschichte Flanderns auszuweiten, sondern bedeuten auch einen Beitrag zu bisher unbekanntem Aspekten des sozialen und wirtschaftlichen Lebens dieser Kartause.

¹ Archives d'Etat à Renaix, archives de la chartreuse du Bois-Saint-Martin, registres nos 97 à 109.

² J. de Grauwe, *Kartuize Sint-Martens-Bosch te Sint-Martens-Lierde*. Dans: *De Kartuijzers en hun Delftse klooster, een bundel studiën verschenen ter gelegenheid van het achtste lustrum van het*

Genootschap Delfia Batavorum, (Delft, 1975), pp. 185-187; ID., Histoire de la Chartreuse du Val Royal à Gand et de la Chartreuse du Bois-Saint-Martin à Lierde-Saint-Martin (Flandre Orientale), Salzburg, 1974 (Analecta Cartusiana, 18).

³P. H. Brans, De collegia medica in de Zuidelijke Nederlanden, in: Pharmaceutisch Tijdschrift voor België, 33 (1956), 121.

⁴L. J. Vandewiele, Vergelijkende studie over de collegia medica in België, in: Pharm. Tijdschrift voor België, 33 (1956), 147.

⁵L. Ripoll, Sucinta historia de la cartuja de Valldemossa, Salzburg, 1978 (Analecta Cartusiana 41/4), 59.

⁶R. E. A. Drey, F. Boniface, A. Heller, Armoiries et emblèmes d'ordres religieux sur les vases de pharmacie, in: Revue d'histoire de la pharmacie, XXV (1978), 13.

⁷consERVE d'absinthe.

⁸huile de lis.

⁹yeux d'écrevisse. Gravier qui ser forment entre les parois intérieure et extérieure de l'estomac des écrevisses. Les yeux d'écrevisse servaient à des confections qu'on utilisait pour l'évacuation de la gravelle et les calculs rénaux.

¹⁰emplâtre lénitif.

¹¹E. Sergijsels, Histoire des apothicaires de Bruxelles. Extrait du Journal de Pharmacie de Belgique n° 36 à 41, (Bruxelles), 1930, 19.

¹²sorte d'emplâtre.

¹³J. de Grauwe, Prosopographia Cartusiana Belgica (1314-1796), Gent/Salzburg (1976), 277, Nr. 2411.

¹⁴A. de Portemont, Recherches historiques sur la ville de Grammont en Flandre. Gand, 1870, II, 47; V. Fris, Geschiednis van Geeraardsbergen, Gent, 1911, 381; G. de Vos, Onser Lieven Vrouwen hospital van Geeraardsbergen van zijn stichting tot na de fransche omwenteling, Geeraardsbergen, 1903, 378.

¹⁵M. de Smet, Oudenaarde en de Farmacie (Oudenaarde), 1960.

LES MONIALES FLAMANDES DE LA CHARTREUSE DE SAINT-ANNE-AU-DESERT

JAN DE GRAUWE

Les moniales chartreuses posent plusieurs problèmes. Il y a d'abord leur origine.

a) Prébayon. Les religieuses de ce monastère vivaient dans une grande solitude, comme le révèle la description du lieu. Elles avaient par contre une vie cénobitique comme tous les monastères à cette époque: dortoir et réfectoire. Elles connaissaient la consécration virginale.

Etant des âmes ferventes à la recherche d'une vie parfaite, elles demandèrent à Jean d'Espagne le texte des Coutumes de Guignes en vue de les appliquer. Ce Jean d'Espagne a très probablement connu Prébayon au début de sa vie religieuse comme ermite dépendant de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille. Il se fait chartreux à Montrieux. Après y avoir été prieur il se rend en 1151 au Reposoir pour y fonder une nouvelle chartreuse. Il reste en relations avec les moniales de Prébayon puisqu'il copie pour elles des livres liturgiques cartusiens.

b) La question surgit ici: quand Jean d'Espagne fait-il ratifier l'affiliation des moniales de Prébayon à la Chartreuse par l'Ordre lui-même? Probablement en 1150 pendant le priorat de saint Antelme. Cette affiliation semble être au début surtout d'ordre spirituel. Sur divers points les religieuses retrouvent pourtant dans les Coutumes des pratiques qu'elles possédaient déjà.

c) Les différentes phases de l'Intégration. Ce n'est que progressivement que les moniales deviennent chartreuses. Au début il n'est question que de participation aux prières de l'Ordre. En 1248 on parle de Visiteurs des moniales. Comme à la fin du siècle il existe

déjà six monastères de moniales, les Statuts parlent un peu plus d'elles e. a. les prieures doivent promettre obéissance au chapitre général.

Les moniales avaient adjoint à leur communauté des chapelains ou des convers-rendus qui vivaient la vie cartusienne sans avoir fait des voeux. L'Ordre décide de remplacer ces chapelains par des prieurs, accompagnés de quelques moines. Ils seront à la tête des Maisons féminines. Ce régime ne durera que 20 ans car les moniales n'acceptent pas d'autre autorité que celle de la mère Prieure. Le chapitre-général de 1280 change le titre de prieur en celui de vicaire du prieur de Chartreuse. En 1297 seule la Prieure promet obéissance au Vicaire.

Jusqu'à la fin du 13^e siècle les religieuses sont servies par des convers, des donnés et des rendus-laïcs. Quel est leur statut par rapport à l'Ordre? Où vivent-ils? Très probablement ces personnages font partie de la communauté et seront bientôt intégrés dans la communauté masculine qui est parfois nombreuse (jusqu'à 12 membres).

d) Les converses apparaissent très progressivement et seront reconnues comme catégorie semblable à celle des convers en 1291. Elles étaient toujours peu nombreuses. Les donnés acquerront une importance plus considérable. Pendant le 14^e siècle l'intégration continue d'abord par l'installation définitive du vicaire: le gouvernement extérieur et les pouvoirs spirituels lui appartiennent, mais le gouvernement intérieur et l'administration des temporels sont réservés à la Prieure.

e) Un autre problème est celui de la clôture. Le pape Boniface VIII l'impose en 1298 et le chapitre-général de 1299 donne des directives à l'établissement de la clôture.

Après ce bref aperçu incomplet des nombreux problèmes à étudier, passons au monastère de Sainte-Anne-au-Désert situé à Saint-

André lez Bruges. Ce seul monastère de moniales chartreuses dans nos régions est fondé vers 1348. Il est dû à la libéralité du chirurgien Guillaume Scote et de sa femme. Un an plus tard est signé un accord relatif à la fondation par les chartreux et le chapitre de Saint-Donat à Bruges.

Jacques de Ruddervoorde, cleric-rendu de la chartreuse du Val-de-Grâce à Sainte-Croix lez Bruges, s'occupe des affaires matérielles de la nouvelle maison, dont on commence incessamment la construction.

Le 14 août 1350 les premières religieuses arrivent de Gosnay à Saint-André. Ce sont six religieuses flamandes dont cinq de Bruges. Les débuts sont prospères aussi bien du point de vue matériel (grâce à des dons importants) que spirituel. Le recrutement et l'expansion matérielle augmentent régulièrement. Même des religieuses d'autres couvents demandent de pouvoir entrer à Sainte-Anne.

La fin du 14^e siècle est marquée par plusieurs grosses difficultés: le Grand Schisme d'Occident, les grandes inondations détruisant dix-sept villages du Nord des Flandres et la grande révolution gantoise opposant Gand à son comte et à Bruges.

La maison de Sainte-Anne devient de plus en plus pauvre. Le Chapitre-Général de 1397 affranchit Sainte-Anne de la taxe en faveur du Chapitre-Général. Une nette amélioration est à constater au début du 15^e siècle, grâce e. a. au vicaire Herman Steenken et au duc de Bourgogne, Jean sans Peur.

En 1426 la Prieure obtient du Chapitre-Général la permission de recevoir des données.

La carte de 1442 communique que les moniales de Sainte-Anne ont une meilleure forme rituelle de la consécration des Vierges que celles de Gosnay. Ceci pose encore un problème.

La pauvreté s'installe de nouveau dans la communauté car la prieure se voit obligée de vendre des biens immobiliers vers 1475.

Lors d'une nouvelle guerre entre Gand et Bruges, plusieurs bâtiments des moniales sont incendiés. On les reconstruit vite mais l'état financier diminue encore. En 1518 Charles Quint ruine presque la chartreuse par ses nouvelles contributions.

Vers le milieu du siècle on constate une légère amélioration financière, mais elle ne dure que très peu de temps. En effet les Chapitres-Généraux de 1556, 1557 et 1561 demandent aux maisons plus aisées de l'aide pour les moniales. En même temps le dernier Chapitre-Général insiste de faire attention lors de la réception des soeurs données.

En 1566, l'année de l'Iconoclisme, les religieuses doivent quitter Sainte-Anne. Elles vont résider chez les Carmélites de Bruges du 16 août 1566 jusqu'au 16 février 1567. Lors de leur retour à Sainte-Anne, elles ne peuvent pas reprendre immédiatement la vie conventuelle normale à cause des pillages. La menace des Calvinistes pèse sur la communauté qui décide en 1580 de quitter sa maison à Saint-André pour Bruges. Immédiatement après leur départ les Calvinistes incendient le monastère.

Les Chartreuses s'installent provisoirement dans quelques maisons achetées en 1575 à L'Ouden Burg. Elles sont quarante et ces maisons ne suffisent pas. Elles entreprennent alors – surtout après le départ des Calvinistes le 11 mai 1584 – l'agrandissement du nouveau monastère selon les Statuts de l'Ordre. Cela coûte évidemment de l'argent et les comptes sont par conséquent déficitaires. En 1613 l'évêque de Bruges consacre la nouvelle église et le maître-autel. Grâce à des relations avec des familles très riches et grâce aussi au vicaire Corneille Jansonius van Scjoonhoven le monastère connaît un nouvel essor. Mais au milieu du siècle la maison a de nouveau

à souffrir des guerres: les troupes françaises, puis les troupes hollandaises détruisent certains de leurs biens. Malgré quelques dons importants, la maison reste pauvre. Elle reçoit même des dons des prieurs de Calabre et d'El Paular.

Le prieur-Général Innocent Le Masson (1675–1703) qui a eu une influence capitale sur les moniales, règle leur office et fait connaître officiellement les nouveaux Statuts en 1691.

Au 18^e siècle on constate un certain relâchement; ainsi lors de la consécration Virginale fait-on venir des musiciens pour rendre la cérémonie plus prestigieuse.

A partir du milieu du siècle les comptes ne sont plus déficitaires. La vie ne se déroule pourtant pas sans heurts car plusieurs édits viennent restreindre la liberté des monastères: e. a. celui de 1771 défend de recevoir quoi que ce soit de la part des postulantes; celui de 1772 fixe l'âge minimum de profession des soeurs à 25 ans. Ces édits empêchent évidemment l'épanouissement de Sainte-Anne. Mais le coup fatal est donné par l'édit de mars 1783 par lequel Joseph II décide de supprimer les couvents inutiles.

La dispersion des soeurs a lieu le 4 juillet 1783: quinze religieuses de chœur, neuf converses et données et une novice rentrent dans le monde.

On vent tout, mais en 1790 les Etats de Flandre décident de restaurer Sainte-Anne. Dix religieuses reprennent dans des circonstances très pénibles la vie religieuse. Après plusieurs difficultés de tout ordre, les soeurs sont définitivement expulsées par les français le 23 novembre 1796. C'est la fin de Sainte-Anne.

Nombre des religieuses: les sources donnent des chiffres différents. Après comparaison et correction, voici notre résultat:

1^{re} période (1350–1580)

	certaines	probables	possibles	total
moniales	180	13	3	196
converses	14	3	3	20
données	59	12	7	78
total	253	28	13	294

2^e période (1583–1783)

moniales	109
converses	24
données	38
total	171

total (maximum) 465

Le recrutement ne semble pas être concurrentiel avec les autres monastères de la région brugeoise. Le nombre est partout analogue.

1583–1599	8
1600–1619	31
1620–1639	24
1640–1659	17
1660–1679	19
1680–1699	17
1700–1719	22
1720–1739	13
1740–1759	8
1760–1785	13

L'âge moyen lors de leur entrée: 22 ans 9 mois
 " " " " " " décès: 61 ans 5 mois

Nombre d'années de vie cartusienne
 en moyenne: 37 ans 8 mois

Origine sociale

Les grandes familles brugeoises sont toujours bien représentées: filles de bourgmestres, échevins, conseillers des souverains,

magistrats, grands commerçants et noblesse.

Parmi les données et converses quelques-unes sont d'une classe sociale élevée, mais certes en moins grand nombre que parmi les moniales.

Dans la deuxième période quelques données appartiennent à des familles très aisées. Ainsi y a-t-il des familles qui ont une fille moniale et une fille donnée.

Origine géographique

Surtout Bruges donne des religieuses, ainsi que les environs immédiats. Mais il y en a beaucoup qui viennent de Dunkerque, Steenvoorde, Bergues-Saint-Winoc. On en trouve aussi de la Flandre Orientale, d'Anvers, du Brabant, quelques-unes des Pays-Bas et deux Allemandes, dont une de la grande noblesse.

Bibliothèque

Lors de la suppression il y avait environ 400 livres dans la bibliothèque à côté de quatre mss. Les auteurs sont surtout des chartreux: Guigues, Sutor, Denis le Chartreux, Ludolphe de Saxe, Jean van Blitterswijck et Jérôme van Kerchove. Les autres sont: Augustin, Ambroise, Bernard, Cyprien, Jean van Rusbroec, Agreda, Arnauld, Bourdaloue et Pascal.

La plupart sont en néerlandais, quelques-uns en latin ou en français. Ils datent surtout du 17^e siècle. Environ 70 livres sont imprimés avant 1580, année de la destruction du monastère à Saint-André.

Les religieuses-auteurs: Catherine Buls, décédée en 1438, est l'auteur d'un traité sur la passion du Christ. Quatre autres religieuses ont écrit la chronique.

Trésors artistiques

Ils sont peu nombreux. Trois tableaux d'une certaine valeur existent toujours: le premier fait partie d'une série de petits tableaux conservés dans la Sammlung Prehn du städti-

sches historisches Museum à Frankfurt an Main. Le deuxième est conservé au Musée de la Commission de l'Assistance Publique à Bruges. Il représente le couronnement de Athanase von Schauroth le 19 juin 1767. Le troisième se trouve actuellement dans l'ancienne chartreuse de Gand chez les frères hiéronymites. On y voit saint Bruno entouré des saints et saintes de l'Ordre. Il doit dater du 17^e siècle.

Deux gravures de Corneille et Théodore van Merlen sont reprises dans les mss des Statuts des Moniales. Ces graveurs anversois ont vécu au 17^e siècle. Huit tableaux sont considérés par les commissaires de la Caisse de Religion comme antiques: deux de B. Duvivier et deux de De Visch.

Des meubles et de l'argenterie il y a peu à dire selon ces mêmes commissaires. Quelques pièces de valeur se trouvèrent dans l'église et la sacristie.

DIE KARTAUSE UND DIE ENTSTEHUNG DES ROSENKRANZES

KARL J. KLINKHAMMER

Ähnlich wie die Kartause ist der Rosenkranz dem „modernen Menschen“ fremd geworden, auch vielen Katholiken. Mehr und mehr aber wächst die Erkenntnis, wie diese Tagung zeigt, daß die Kartause Entscheidendes für das Mensch- und Christwerden durch die Jahrhunderte trägt: die Stille, die notwendig ist zur persönlichen Begegnung und zum Verstehen – und zur Anbetung. Ähnliches gilt vom Rosenkranz: Mich überraschte, welch tie-

fe Weise, das Evangelium zu betrachten und dann die „Nachfolge Christi“ zu leben, an seinem Anfang steht.

Der Rosenkranz hat etwas mit Liebe zu tun. Denn der Name kam ihm zu aus dem ritterlichen Minnedienst. Dort meinte das Wort erst einen wirklichen Kranz aus Rosen, deren edle Arten durch die Kreuzzüge zu uns gelangten; zugleich dachte man – wie das lateinische „Rosarium“ neben Rosenkranz vor allem Rosenstock und Rosengarten bedeutet – an den Garten, in dem man diese Kostbarkeiten pflückte. Als die Ritter schreiben und schon bald dichten lernten, übertrugen sie den Namen auf die Lieder, die sie zum Preise ihrer Verehrten verfaßten; damals gaben sie den Künstlern auch den Auftrag, den „Minnegarten“ zu malen. Vom Minnedienst übernahm die Marienminne das Wort „Rosarium“ für die möglichst kunstvollen Preislieder auf die Mutter unseres Herrn. Und von hier aus erhielt die erste Rosenkranzschrift, von der wir sprechen werden, nicht zufällig den Titel „Das Rosengärtlein U. Lb. Frau“ und der schlichte volkstümliche „Fünzfziger“ den Namen „Rosenkranz“.

Ehe wir auf seine Entstehung eingehen, lassen Sie uns:

1. sehen, wie er heute gebetet wird, und dann
2. fragen: Was kann und muß als seine Entstehung angesehen werden?

Zum ersten: Der Rosenkranz wird heute nicht überall gleicherweise gebetet. Grob gesprochen läßt sich eine germanische und eine romanische Art unterscheiden (und in beiden gibt es eine große Vielfalt). Im deutschen Sprachraum wird der Leben-Jesu-Betrachtung etwas vorangesetzt, was der romanischen Form fremd ist. Der Hauptunterschied liegt aber in der Art, wie zur Leben-Jesu-Meditation angeleitet wird: In den romanischen Län-

dem wird nach dem „Ehre sei dem Vater“ eine knappe biblische Meditation vorgelegt, dann folgen ein „Vater unser“ und zehn „Ave Maria“; hierauf betet man nach dem „Ehre sei dem Vater“ die nächste biblische Meditation. Auf diese Weise wird der Rosenkranz in lateinischer Sprache allabendlich um 20.45 Uhr von Radio Vatikan ausgestrahlt. Im deutschen Sprachraum wird die Leben-Jesu-Meditation in der Mitte eines jeden „Ave Maria“ nach dem Namen „Jesus“ in kürzester Form eingefügt. So besteht jede Zehnergruppe, Gesätz genannt, aus dem „Ehre sei dem Vater“, dem „Vater unser“ und den zehn – durch den Meditationstext unterbrochenen – „Ave Maria“. – Wenn wir nun nur mehr beachten, was heute den verschiedenen Betweisen gemeinsam ist, und alles streichen, was sich in ihnen als Beifügung im Verlauf der Jahrhunderte herausstellt, dann bleibt übrig, was für den Rosenkranz wesentlich ist; und das sind seine zwei Elemente:

1. die fünfzigfache Wiederholung des Ave und

2. die „Contemplatio“ der einzelnen „Mysterien“ des Lebens Jesu.

Diese beiden Elemente haben ihre je besondere Vorgeschichte: das Ave und seine fünfzigfache Wiederholung sowie die Leben-Jesu-Meditation, d. h. vorwiegend die Bibelkenntnis im einfachen Volk. Nicht irgendeine und selbst nicht die früheste Verbindung der beiden Elemente (dies wird schon bald nach dem Aufkommen des Ave oder nach seiner Übernahme durch das einfache Volk gewesen sein) darf ohne weiteres als Anfang des Rosenkranzes bezeichnet werden. Wie diese Vereinigungen entstanden, so vergingen sie meist wieder. Doch je häufiger sie auftraten, um so bereiter wurde die Umwelt für die Entstehung, die Aufnahme und Verbreitung des Rosenkranzes. Schließlich war es soweit. Wann und um welche der vielen Verbindun-

gen handelt es sich? Um sie zu erkennen, müssen wir vom Rosenkranz heute zurückgehen – d. h. zur Vereinigung der beiden Elemente muß hinzukommen der Aufweis, daß von dort eine ununterbrochene Entwicklung bis zum heutigen Rosenkranz einsetzte.

Hierzu bedurfte es offensichtlich:

1. einer besonderen Not, einer besonderen kirchlichen Not,

2. einer Gemeinschaft, die über weite Teile der Kirche verbreitet – und in ihrem Leben aus dem Glauben nicht zerfallen war und zugleich untereinander in geistigem Austausch stand; und es bedurfte

3. einer Persönlichkeit, welche die beiden Elemente und ihre Wechselbeziehung zueinander als wichtig und entscheidend für das Reifen des Christen und für die Reform der Kirche erkannte und die sich deshalb für die Verbreitung dieser biblischen Betweise einsetzte.

Jede dieser drei Voraussetzungen scheint für die Entstehung des Rosenkranzes gleich bedeutsam gewesen zu sein. – Beachten wir jedoch vor allem: Nur jene Vereinigung der Ave-Wiederholungen mit einer biblischen Leben-Jesu-Meditation kann und muß als Anfang des Rosenkranzes angesehen werden, von der eine Entwicklungslinie bis zu seinem heutigen Beten nachzuweisen ist.

Ich hatte ursprünglich gar nicht die Absicht, den Rosenkranz und seine Entstehung zu erforschen, sondern sammelte Material für eine andere Arbeit. Dabei fand sich der Name Adolf von Essen in einem Hinweis auf die Forschungen des Dominikaners Thomas Esser. Er veröffentlichte sie um die Jahrhundertwende in einer Reihe mit dem Titel „Über die allmähliche Einführung der jetzt beim Rosenkranz üblichen Betrachtungspunkte“. Weil in der Literatur Adolf von Essen unbekannt war, wandte ich mich an die Kartäuser, die seiner-

zeit in Düsseldorf-Hain lebten. Von ihnen erhielt ich wertvolle Hinweise, erkannte aber bald, daß ich zu den Quellen selbst gelangen und sie durcharbeiten mußte. Ich ließ mich von den jeweiligen Funden leiten, suchte sie in ihrer Zeit zu verstehen, vollzog sie nach und folgte den Spuren, die sie enthielten. Mein Weg führte mich zuerst nach Trier, dann weiter bis nach Wien, Graz, Rom, Basel, Paris und Brüssel. Die Funde in den Archiven und Bibliotheken waren unterschiedlich. Ergiebiger als Trier waren Mainz, Brüssel und Köln. Schließlich rundete sich alles ab zu dem Buch „Adolf von Essen und seine Werke“, das ich 1972 vorlegen konnte.

Einige Handschriften darf ich anführen:

Im Jahre 1765 vollendete der Historiker P. Modestus Leydecker O.Cart die Geschichte der Trierer Kartause in Form einer Liste aller Prioren. Als zwölften nennt er „Adolphus de Assindia“, der alte Name für Essen an der Ruhr. Aus der Zeit vor seinem Eintritt erfahren wir wenig, nur, daß er zu einer alten adligen Familie gehörte, deren Name er verschweigt. Den Eintritt selbst datiert er ungenau mit „um 1398“. Dann hebt Leydecker hervor: „Auf ihn (Adolf) als Urheber geht der lobenswerte Brauch zurück, den Rosenkranz mit den Schlußsätzen der (Leben-Jesu-)Mysterien zu beten. Er verbreitete ihn nicht allein in unserer Kartause, sondern in der ganzen katholischen Welt.“

Leydecker gibt in der Gesamteinleitung und im Text seine Quellen an. Ich überprüfte sie und konnte weitere Texte aus der Zeit Adolfs finden, die Leydecker unbekannt waren. Alles bestätigte die Überlieferung der Trierer Kartause: Der Rosenkranz geht letztlich auf Adolf von Essen zurück; zu korrigieren sind die Worte „mit den Schlußsätzen der Mysterien“. Die Kürzung des Lebens Jesu und seine Formulierung in 50 und später in 150

Sätze stammt nämlich von dem Kartäuser Dominikus von Preußen, einem Schüler Adolfs von Essen.

Es dauerte längere Zeit, bis ich zu diesem Resultat kam.

Schon bald stieß ich auf eine Stelle in den Schriften des Dominikus von Preußen, die der Aussage Leydeckers anscheinend widersprach. Dort schreibt Dominikus von sich selbst: „Die Meditationen und Schlußsätze über das Leben Jesu fügte er (nämlich Dominikus) als erster dem Rosenkranz der seligen Maria bei“; stutzig machte mich und rätselhaft blieb mir lange Zeit, was er unmittelbar zur Erklärung beifügt: „So wie wir dies hier sagen und schreiben.“ Parallellautende Texte, die ausführlicher waren und in einem ähnlichen Zusammenhang standen, fand ich in Mainz und Brüssel. Diese Texte gewannen an Wert, als ich die Situation der Trierer Kartause nach 1430 genauer erkannte. Ich bringe nun den Mainzer Text und ergänze ihn mit dem Brüsseler, weil hier die Lösung des scheinbaren Widerspruches Leydecker–Dominikus von Preußen deutlich wird: „Ein Pater sagte den Mitbrüdern in Trier: ‚Einen so schlechten Menschen gibt es nicht, der – wenn er nur ein Jahr lang den Rosenkranz betet – nicht eine beachtliche Lebensbesserung feststellt.‘ Das hörte ein bestimmter Novize, und er beschloß, dies zu tun. Ihm gab Gott die Gnade (dem Rosenkranz), die Schlußsätze des Lebens Jesu beizufügen (der Brüsseler Text bringt eine Begründung:), ‚um mit Hilfe ihrer Aufeinanderfolge trotz seiner Zerfahrenheit in den Gedanken sich fest beim Leben Jesu zu halten und Gott, seinen Erlöser, wegen all seiner Taten zu preisen und hochzuloben . . . Weil dieser Novize so große Gnade und Hingabe erhielt, teilte er dies einem anderen Novizen mit.‘“ – Der Novize Dominikus lernte also den Rosenkranz – nach dem

Wortgebrauch der Kartause – durch einen angesehenen Mitbruder kennen, wohlgemerkt: den Rosenkranz, ehe die 50 Schlußsätze entstanden waren.

Wie sah dieser erste Rosenkranz aus?

Die Antwort hierauf ergab sich durch die Auffindung der Schriften Adolfs und ihre kritische Sichtung. In seiner „Vita Margarithae, Ducissae Lotharingiae“ berichtet Adolf, daß die in ihrer Jugend verwöhnte Margarete von Bayern durch den Rosenkranz „eine andere Margarete“, eine lebensstüchtige und heilige Frau wurde. Sie hatte den Rosenkranz kennengelernt durch einen Kartäuser, d. h. durch Adolf, der zwei deutsche Schriften für sie verfaßte und diese mit Erlaubnis seines Oberen ihr zuschickte: „Das Rosengärtlein U.Lb.Frau“ und ein bisher nicht aufgefundenes „Leben Jesu“. Wichtig ist das Rosengärtlein, weniger wichtig das Leben Jesu, das ihr offensichtlich nur Mut machen sollte, zur Hl. Schrift selber zu greifen.

Wann erhielt Margarete die Schriften Adolfs? Ein Datum wird nicht genannt.

Doch Adolf erwähnt in seiner „Vita Margarithae“ zwei Einzelheiten, die eine Datierung ermöglichen, wenn man das Leben der Fürstin genauer kennt. Herzog Karl II. von Lothringen hatte 1393 die kaum 18jährige Tochter Ruprechts, des Pfalzgrafen bei Rhein, geheiratet. Die beiden Testamente des Herzogs von 1408 und 1424 sprechen deutlich von einer herben Enttäuschung, die Margarete schon bald in ihrer Ehe erlebte, und die sie verwirrte. In diese ihre Situation hinein verfaßte Adolf, sie behutsam berücksichtigend, das Rosengärtlein. In der „Vita Margarithae“ schildert er u. a. zwei Siege des Herzogs Karl II. gegen eine feindliche Übermacht; dabei erwähnt Adolf, daß damals allgemein diese Siege auf das Beten der Herzogin Margarete zurückgeführt wurden. Nach Aug. Cal-

met sind dies die Siege von Champigneules und Pont-à-Mousson.

Beim zweiten Sieg nennt Adolf ihr Rosenkranzgebet. Weil die Wandlung der Herzogin durch den Rosenkranz geschah, ist die Überreichung der Schriften entsprechend lange vorher anzusetzen. Der Sieg von Champigneules fand 1407 statt, also hat Adolf die beiden Schriften etwa um 1400 übergeben. Und wiederum entsprechend lange vorher muß Adolf zu dieser Betweise hingefunden haben, d. h. wahrscheinlich bereits vor seinem Ordenseintritt, als Student der Kölner Universität. Er sagt nicht, woher er diese Betweise hat. Als Kartäuser hätte er dies sicher angegeben. Für die Annahme Leydeckers spricht außerdem folgende Einzelheit: Auffallend ist, daß für Adolf diese biblische Meditation nicht eine Gebetsübung unter anderen war, sondern seine gesamte christliche Lebenshaltung ausmachte; er begann den Tag, indem er bereits vor den Metten um Mitternacht, ehe die Mitbrüder zum Chor kamen, dort den Rosenkranz betete. So suchte er in ihm die Weisung für den neuen Tag.

Wenden wir uns nochmals dem Rosengärtlein zu.

Den uns romantisch klingenden Titel verstand die Herzogin Margarete sogleich; er war ihr aus der Minne-Literatur gebräuchlich, in der der Garten ein Bild des Menschenherzens ist: Mit dem Herzen Mariens solle sie die Hl. Schrift lesen, in ihr unseren Herrn zu verstehen suchen und entsprechend ihr konkretes Leben sehen und ausrichten. Im Ave solle sie einstimmen in den Gruß der heiligsten Dreifaltigkeit an die Jungfrau Maria und zugleich mit Maria Gott danken für Seine Menschwerdung und unsere Erlösung. – Das stete Wiederholen der Ave diente dazu, den Beter gleichsam im Herzen Mariens zu halten; sie versteht ja am besten Jesu Worte und Taten. Diese Art, die Hl. Schrift, d. h. das

ganze Leben Jesu zu meditieren, ist die älteste – und wohl auch tiefste Form des Rosenkranzes.

Seine weitere Geschichte kann ich kurz zusammenfassen:

1409 wurde Adolf von Essen, obwohl Jüngster von allen, Prior der Trierer Kartause und nahm als solcher im Spätherbst einen fahrenden Studenten in die Kartause auf, der am Ende seiner Kraft war: den bereits erwähnten Dominikus von Preußen. Dieser vermochte wegen seiner physisch-psychischen Schwäche den Rosenkranz nicht zu beten, obwohl er sich um ihn bemühte... bis er im Advent 1409 als Konzentrationshilfe das Leben Jesu in 50 Sätze aufteilte. Adolf erkannte sofort die Bedeutung dieser Hilfe für viele Menschen und erlaubte nicht nur, sondern befahl Dominikus, selbst oder mit Hilfe seiner Mitbrüder Abschriften überall hinzuschicken, von wo sie erbeten wurden. Daher stellt Dominikus am Ende seines Lebens fest, daß von der Trierer Kartause weit über tausend Abschriften in alle Welt versandt worden waren. Zudem gelangte diese Betweise durch das jährliche Generalkapitel in alle Kartausen.

Der Rosenkranz war bis dahin nur eine ganz persönliche Meditationsweise; erst durch die Dominikaner, durch Alanus de Rupe und dann durch seine Schüler, welche die Kölner Rosenkranz-Bruderschaft gründeten, wurde er auch ein Gemeinschaftsgebet. Dabei geschah etwas Eigenartiges: Alanus überfrachtete mit der Zeit die Schlußsätze, die Dominikus von Preußen nach dem Tode Adolfs auf 150 erweitert hatte, bis ins Untragbare. In Reaktion hiergegen unterließ die Kölner Bruderschaft zuerst die Leben-Jesu-Betrachtung; dagegen aber wehrten sich ihre süddeutschen Mitglieder, offensichtlich eine Folge der Trierer Schreibtätigkeit seit über 50 Jahren: Das

Ulmer Rosenkranzbüchlein von 1483 enthält bereits fast genau die heute üblichen 15 Rosenkranzgesetze; das letzte Gesetz wies noch hin auf das Kommen Christi am Ende der Tage.

Hier ist auf etwas Wichtiges hinzuweisen: Bis ins 16./17. Jahrhundert hinein bestand das Ave nur aus den Grußworten des Engels und der Elisabeth, d. h. aus Luk. 1, 28 und 42. Erst im 16. Jahrhundert wurde der nichtbiblische Zusatz „Heilige Maria, Mutter Gottes, bitte für uns Sünder...“ allmählich allgemein beigefügt. Als Letztes, als man die trinitarische Sicht des Ave verloren hatte, beendete man jedes Gesetz mit der Doxologie „Ehre sei dem Vater...“.

Die Entstehungsgeschichte des Rosenkranzes führt zurück in eine uns schwer vorstellbare kirchliche Not, in die Zeit des Großen Abendländischen Schismas (1378–1417), das wie alle Orden auch die Kartause in eine Obedienz von Rom und eine von Avignon spaltete. Die Wiedervereinigung der Kartäuser im Jahre 1410 bezeichnet der Verfasser der Ordens-Annalen „vor allem als das Werk der deutschen Kartäuser“. Erst sieben Jahre später erfolgte die Wiederherstellung der kirchlichen Einheit durch die Wahl Papst Martins V. (1417–1431) auf dem Konzil zu Konstanz (1414–1418).

Die Zugehörigkeit Adolfs von Essen und des Dominikus von Preußen zur Kartause als einer Ordensgemeinschaft, die im Glaubensleben und in der Ordensdisziplin intakt und über die ganze Kirche hin verbreitet war, ermöglichte die Verwurzelung des Rosenkranzes im gesamten Kirchenvolk; dabei verstanden sie den Rosenkranz auch als Hilfe zu einer kirchlichen Reform, die mit der Rückbesinnung auf das Neue Testament, auf das Leben Jesu und Seine Persönlichkeit zu begin-

nen hatte, und zwar mit dem Herzen der Mutter Jesu.

Lassen Sie mich schließen mit einem Gedanken, der mich immer wieder bewegt: In der heutigen Krise unserer gesamten Kultur und darin auch der Biblexegese erscheint mir der ursprüngliche Rosenkranz als eine überraschend moderne Meditation, obwohl sie nun fast 600 Jahre alt ist. Gerade ihre Einfachheit macht den Weg offen zu einem persönlichen Zugang zum „WORTE GOTTES“ – das die Kartause immerzu verkündet im Schweigen liebender Anbetung.

Literaturangaben und ergänzende Anmerkungen können bei der Redaktion angefordert werden. (Rückporto!)

OFFICIUM AD VESPERAS SECUNDUM USUM CARTUSIANORUM

Deus in adiutorium meum intende etc.

Hymnus: Deus creator omnium.

Ana.: Dixit Dominus Domino meo: sede a dextris meis. Ps. 110.

Ana.: Fidelia omnia mandata eius, confirmata in seculum seculi. Ps. 111. *Lect. br.:* 2 Kor 1, 3–4a.

R. br.: Quam magnificata sunt opera tua, Domine! Omnia in sapientia fecisti, repleta est terra. Gloria Patri.

Ana.: Nuptiae quidem paratae sunt, sed qui invitati erant non fuerunt digni. Ite ergo ad exitus viarum, et quoscumque inveneritis, vocate eos ad nuptias, dicit Dominus.

Magnificat.

Kyrie. Preces. Pater noster.

Oratio: Omnipotens et misericors Deus, universa nobis adversantia propitiatus exclude: ut, mente et corpore pariter expediti; quae tua sunt liberis mentibus exequamur: Per Dominum etc. Amen.

Composuit: P. Hubert M. Blüm O.Cart.

Cantavit: Schola Cantorum Coloniensis

Rector chori: Dr. Stratenschulte

Presbyter: P. Hermann Josef Roth

PREDIGT ZUR VESPER IN DER KARTÄUSER- KIRCHE ZU KÖLN

RAINER SOMMER

Als im Oktober 1794 die Truppen der französischen Revolution Köln besetzten, war die hiesige Kartause St. Barbara eine der ersten Einrichtungen der alten Reichsstadt, die den neuen Machthabern zum Opfer fiel. Vermochten die vernunftthörigen Revolutionäre in dem Weiterexistieren der anderen Ordensniederlassungen zunächst noch eine gewisse Berechtigung zu sehen, so traf den Orden der Kartäuser ihre volle Ablehnung. Von ihrem Standpunkt aus war das sehr verständlich. Bewiesen die übrigen Orden in der Regel ihre Existenzberechtigung ja durch eine rege Tätigkeit auch außerhalb ihrer Klostermauern. Die Unterweisung und Erziehung der Jugend, wissenschaftliche Forschung und ein hohes Maß an Gelehrsamkeit, nicht zuletzt die Pflege der Kranken und die Versorgung der Armen und Notleidenden – das alles waren Aufgaben, die die Ordensleute zum Wohl und zum Nutz aller erfüllten, und auf die auch die politische Gemeinde zum mindesten vorerst nicht ver-

zichten wollte und konnte. Nichts oder doch nur wenig von all dem aber war im Kloster der Kartäuser zu finden. Hier lebte eine Schar stiller Mönche, die sich um die Welt außerhalb ihres Klosters wenig zu kümmern schien. Ihr einziger Lebenszweck war die mystische und eingekehrte Betrachtung der Glaubensgeheimnisse sowie die Anbetung und der Lobpreis des dreieinigen Gottes. Den Menschen der Neuzeit, als deren typische Vertreter die französischen Revolutionäre nach Köln kamen, war das zuwenig. Und so verfügte, wie gesagt, der französische Stadtkommandant im Oktober 1794 als eine seiner ersten Amtshandlungen die Aufhebung der annähernd 500 Jahre alten Kartause St. Barbara und ihre Umwandlung in ein Lazarett. Die Kirche, in welcher die Mönche durch all die Jahrhunderte hindurch Tag für Tag unbeirrt vom Wandel der Zeiten das Opfer des Gotteslobes dargebracht hatten, wurde umfunktioniert in eine so praktische und nützliche Einrichtung wie Pferdestall und Wagenremise. Der Gesang der Mönche war brutal zum Schweigen gebracht worden.

Was sich damals, vor nunmehr fast 200 Jahren, hier in der Kölner Barbara-Kartause ereignete, mag als symptomatisch gelten für das Verhältnis des modernen Menschen zum Kartäusertum überhaupt. Auch heute noch fällt es den meisten unserer Zeitgenossen schwer, äußerlich und innerlich Zugang zu den Mönchen dieses Ordens zu finden. Die Tore einer Kartause öffnen sich für Besucher nur höchst selten, privater Kontakt zu den schweigenden Mönchen ist so gut wie ausgeschlossen, und alles das, was uns die anderen Orden so wertvoll macht, wie Unterricht und Mission, Forschung und Lehre, Predigt und Seelsorge, Sozialarbeit und Krankenpflege, alles das findet sich bei den Kartäusern auch heute noch so gut wie gar nicht. An den Mauern einer Kartause prallt unser modernes

Zweck- und Leistungsdenken ab und findet keinen Einlaß. Es entspricht dies dem innersten Wesen des Kartäuserordens, der sich den Wahlspruch gegeben hat: *Stat crux dum volvitur orbis* – Es steht das Kreuz, während der Erdkreis in Bewegung ist. Damit geben die Mönche prägnant zu erkennen, worum es ihnen geht und worum nicht. Bedingungslos und kompromißlos wie vielleicht keine andere Gemeinschaft in der Christenheit fragen die Kartäuser nach dem dauernd Gültigen, nach dem beständig Bleibenden, trachten sie nach der Epiphanie der Ewigkeit in dieser Zeit. Und weil sie so kompromißlos und radikal Menschen des Ewigen sein wollen, darum gestatten sie den unaufhörlichen Wandlungen der Geschichte keinen Zutritt in ihre Häuser und übergehen alle Zeitströmungen – seien sie richtig, seien sie falsch – mit Nichtbeachtung. Das Ewige ist ihnen so groß, daß das Zeitliche ihnen darüber winzig klein geworden ist.

Die Frage sei erlaubt, ob in dieser Haltung der Kartäuser nicht innerste Aufgabe und letzter Zweck der Kirche Jesu Christi in dieser Welt überhaupt beispielhaft zur Anschauung kommt. In dieser Zeitlichkeit hat die Kirche ganz ohne Zweifel von ihrem Herrn eine Fülle von Aufgaben und Diensten übertragen bekommen. Die Kirche soll das Evangelium den Menschen predigen, die Jugend unterweisen, Seelsorge üben, sich der Armen und Kranken annehmen. Aber betrachten wir alle diese elementaren Lebensäußerungen der Kirche einmal im Licht der Ewigkeit. Hier und heute sind sie alle nötig und unabdingbar, aber eben nur hier und heute, für diese unsere Zeit, aber nicht in alle Ewigkeit. Im vollendeten Reich Gottes, das Jesus Christus uns verheißen hat, da wird es keine Predigt und Seelsorge, keine Mission und keine Unterweisung, keine wissenschaftliche Forschung und keine Pflege der Kranken mehr geben. In der himmlischen Vollendung, die der Kir-

che verheißen ist und der sie entgegengeht, wird es nur noch eins geben: die Schau Gottes und die Anbetung seiner Herrlichkeit. Wo immer und wann immer also in der Kirche der Lobpreis Gottes erklingt und ihm die Anbetung dargebracht wird, da leuchtet etwas auf von jenem einen großen Ziel aller Wege Gottes, und es widerfährt uns eine Ahnung dessen, was ewige Erlösung heißt. Lobpreis, Anbetung, Versenkung in die Geheimnisse des Glaubens – die Kartäuser haben sich von all den vielen und mannigfaltigen Diensten und Aufgaben der Kirche gerade diesen als den für sie vornehmsten und edelsten verpflichtet. Mit unüberbietbarer Konzentration richten sie ihren Blick hinweg über das Auf und Ab der Zeitenläufe hin zu dem, das allein not tut und das allein ewigen Bestand hat.

Ist ein solches Leben unnütz für die Gesellschaft? Ist es ohne Gewinn und Ertrag für die gesamte Kirche? Der evangelische Kirchenhistoriker Walter Nigg begegnet diesen Fragen mit dem Hinweis auf die biblische Erzählung von der Amalekiter Schlacht. Im Buch Exodus wird uns berichtet, daß das Volk Israel im Kampf mit den Amalekitem lag. Mose, der Führer des Volkes, nahm nicht an dieser Schlacht teil. Während seine Volksgenossen litten und stritten, kniete er auf einer Anhöhe nieder und hob betend die Hände zum Himmel. Und nur solange Mose im Gebet verharrte, siegte Israel, wenn er aber die Hände sinken ließ, gewannen die Amalekiter die Oberhand. Walter Nigg schreibt dazu: „Dieses geschichtliche Ereignis ist ein Symbol für die Kartäuser. Sie tun das gleiche für die Christenheit, was Moses in der Amalekiter Schlacht für Israel getan hat. Die Kartäuser sind nichts anderes als diese zum Himmel erhobenen Hände. In der Weise haben sie sich selbst immer verstanden. Zeitlichen Nutzen, den man in klingende Münze umsetzen könnte, hat diese flehende Gebärde wahrscheinlich

wenig, für das ewige Leben aber ist ihre Bedeutung von solcher Unermeßlichkeit, daß sie nicht in Worte gefaßt werden kann.“ Amen.

NEUE BÜCHER UND AUFSÄTZE

Grauwe, Jean de: Chartreuse du Val-de-Grâce à Bruges. In: *Monasticon Belge*, 3: Province de Flandre occidentale, 4. Liège 1978, S. 1191–1230.

Grauwe, Jean de: Chartreuse de Sheen Anglorum à Nieupoort. Ebd. S. 1231–1262.

Grauwe, Jean de: Chartreuse de Sainte-Anne-au-Désert. Ebd. S. 1263–1287.

Maué, Hermann: Die Bauten der Kartause von ihrer Gründung 1380 bis zur Übernahme durch das Museum 1857. In: *Das Germanische Nationalmuseum, Nürnberg 1852–1977. Beiträge zu seiner Geschichte.* Im Auftr. d. Museums hrsg. v. Bernhard Deneke u. Rainer Kashnitz. München/Berlin: Dt. Kunstverlag, 1978, S. 315–356, Abb. 149–204.

Pottie, Roos: Architectuur in dienst van een Levenswijze. De kartuis van Scheut bij Brussel. Deel 1–2. Gent: Rijksuniversiteit, Hoger Instituut voor Kunstgeschiedenis en Oudheidkunde, 1977. 186 S., 76 Taf.

Vita Sancti Anthelmi, Bellicensis Episcopi Ordinis Cartusiensis (Der hl. Anthelm von Chignin, so wie ihn sein Kaplan Guillaume, Kartäuser von Portes, beschreibt). 240 S., 50 FF. Bezug: Jean Picard, Cité des Tournelles, Allée des Roses 22, F-01150 Lagnieu.

TEILNEHMERVERZEICHNIS

Bundesrepublik Deutschland

Achten, Dr. Gerard
Spilstraße 6 A, 1000 Berlin 33
Arens, Prof. Dr. Fritz
In den Gärten 11, 6500 Mainz-Bretzenheim
Aring, Pfarrer Dr.
Melanchthon-Akademie, 5000 Köln 1
Baier, Dr. Walter
Ottilienweg 28, 8934 Grossaitingen
Bauer, Dr. Erika
Cottastraße 10, 7400 Tübingen
Bosch, P. Dr. Peter von den
Kreuzherrenstraße 55, 5300 Bonn 3
Buchholz, Dr. Franz
Wurzerstraße 9, 5300 Bonn-Bad Godesberg
Crusius, Dr. Irene
MPI Geschichte, Hermann-Föge-Weg 21,
3400 Göttingen
Eberle, Jürgen
Kirchstraße 41, 4018 Langenfeld-Wiecheid
Elm, Prof. Dr. Kaspar
FU Berlin, FB 13 (Geschichte), 1000 Berlin
Engel, Studiendirektorin Doris
Waldblick 7, 5450 Neuwied 13
Ferling, Dipl.-Ing. Franz
Lortzingstraße 8, 5000 Köln 41
Fischer-Colbrie, Renate
Guntherstraße 80, 5000 Köln 50
Frank, Prof. Dr. Karl Suso
Kirchstraße 6, 7800 Freiburg
Gärtner, Prof. Dr. Kurt
Kiefernweg 3, 3550 Marburg
Giesen, Theodor
Pippinstraße 12, 5000 Köln 1
Hagenkötter, Fr. Ansgar
Lamprechtstraße 19, 2050 Hamburg 80
Honemann, Dr. Volker
FU Berlin, FB 16 (Germanistik), 1000 Berlin 33
Hünnerkopf, Gertrud
Schloßhof 4, 8703 Ochsenfurt-Tüchelhausen
Joerissen, Dr. Peter
Rhein. Museumsamt, Abtei Brauweiler,
5024 Pulheim 2
Klinkhammer SJ, P. Karl-Joseph
An St. Ignatius 8, 4300 Essen

Kowalsky, Inge
Gemarkenstraße 49, 4300 Essen 1
Krausen, Dr. Edgar
Andreas-Hofer-Straße 20, 8000 München 90
Mattick, Dr. Renate
Kaiser-Ludwig-Platz 1, 8000 München
Mertens, Dr. Dieter
Rebstuhlweg 3, 7801 March-Buchheim
Rackowitz, Pfarrer Robert
Schloßhof 4, 8703 Ochsenfurt-Tüchelhausen
Roßmann, Priv.-Doz. Dr. Heribert
Allkofen Nr. 49, 8301 Laberweinting 4
Roth, P. Hermann Josef
Kantstraße 3, 5000 Köln 91
Schmitz-Otto, Hanns Georg
Schmitz-Otto, Hanns Th.
Trajanstraße 19, 5000 Köln 1
Schönartz, Prälat Wilhelm
Erzb. Diözesanbibliothek, 5000 Köln 1
Simmert, Dr. Johannes
Landeshauptarchiv, 5400 Koblenz
Sommer, Pfarrer Dr. Rainer
Kartäusergasse 7, 5000 Köln 7
Stöhlker, Dr. Friedrich
Gebr.-Lang-Straße 26, 6360 Friedberg
Vennebusch, Dr.
Histor. Archiv d. Stadt Köln, 5000 Köln 1
Völker, Direktor Joseph
Ankerstraße 13/15, 5000 Köln 1
Vries, Wolfgang de
Am Klausenberg 45, 5000 Köln 91
Wienand, Adam
Postfach 410948, 5000 Köln 41

Belgien

Ampe, Prof. Dr. A.
Ruysbroec-Genootschap, Prinsstraat 17,
2000 Antwerpen
Backer, Dr. Christian de
Penitentenstraat 14, 9000 Gent
Deschamps, Dr. Jan
Koninklijke-Bibliotheek-Albert I., 1000 Brüssel
Grauwe, Jan de
Borrestraat 7, 9120 Destelbergen
Hendrickx, Dr. Frans
Ruysbroec-Genootschap, Prinsstraat 17,
2000 Antwerpen

Mikkers, P. Edmund
Cistercienserabdij, 3581 Achel
Pil, P. A. Emiel
Sint-Pietersabdij Steenbrugge, 8320 Brugge 4
Potti, Mad. Roos
Tien Gemeten 20, 8030 Beernem
Verdeyen, Dr. Paul
Ruysbroec-Genootschap, 2000 Antwerpen

Frankreich

Bligny, Prof. Dr. Bernard
Université des Sciences Sociales, 35, Cours de
la Libération, 3800 Grenoble
Chaix, Prof. Gérard
Université F. Rabelais, 3, Rue des Tanneurs,
3700 Tours
Klee, Vincent
5, Rue Sainte Odile, 6700 Strassbourg

Großbritannien

Doyle, Dr. A. J.
The University Library, Durham DH1 3 RW
Palmer, Dr. Nigel F.
Oriental College, Oxford

Italien

Beltrutti, Dott. Giorgio
Corso Dante n. II, 12100 Cuneo

Jugoslawien

Zadnikar, Dr. Marijan
Gorkiceva 16, 61111 Ljubljana

Niederlande

Gruys, Dr. Albert
Kath. Universiteit, Erasmuslaan 40, Nijmegen
Gumbert, Dr. J. P.
Rijksuniversiteit te Leiden,
Rapenburg 106, Leiden

Österreich

Haas, Dr. Ferdinand
4131 Kirchberg
Hödl, Prof. Dr. Günther
Universität, Inst. f. Geschichte, 9010 Klagenfurt

Hogg, Dr. James
Inst. f. engl. Sprache u. Lit.,
Universitätsstraße 24, 5020 Salzburg
Paulhart, Dr. Herbert
Kaiserallee 23 a/34, 2100 Korneuburg

Schweiz

Burckhardt, Dr. Dr. h. c. Max
Universitätsbibliothek, 4056 Basel
Früh, Dr. Margrit
Kantonsmuseum, 8500 Frauenfeld
Mathis, Hans Peter
Lydiaheim, 9507 Stadtfurt
Schoop, Dr. Albert
Speerstraße 11, 8500 Frauenfeld

Von zwei Referaten, die auf der Tagung
gehalten wurden, liegt keine Kurzfassung vor:

The „Statuta Jancelini“ (1222)
Dr. James Hogg, Salzburg

Ittingen im Zeichen des Barock – Bestand
Hans Peter Mathis, Frauenfeld

CISTERCIENSER CHRONIK

erscheint jährlich viermal.

PREIS:

Einzelheft	öS 56,-	DM 8,-	sFr. 8,-
Jahrgang	öS 200,-	DM 30,-	sFr. 30,-

ZAHLUNGSMÖGLICHKEITEN:

Österreich: Österreichische Postsparkasse, Postscheckkonto Nr. 1516.263

Schweiz: Schweizerischer Bankverein, Au, PSchAmt St. Gallen

Deutschland: Hypobank, Filiale Lindau, Konto-Nummer 6670277788

auf Konto-Nummer 90-2690, für N. Eisenring

Übriges Ausland: Durch Scheck oder auf Österreichisches Postscheckkonto. Cistercienserklöster im übrigen Ausland verrechnen am besten über ihr Konto bei der Curia Generalis in Rom.

Die immer noch fehlenden Jahrgänge 78 und 79 (1971-72) = N. F. Hefte 105-116 sollen als Sammelband nachgeliefert werden. Wir bitten bis dahin um Geduld!